



La monture de conque inscrite du musée national de Phnom Penh

Dominique Soutif

► To cite this version:

Dominique Soutif. La monture de conque inscrite du musée national de Phnom Penh : Relecture de l'inscription angkorienne K. 779. *Aséanie, Sciences humaines en Asie du Sud-Est*, 2012, 22, pp.47-61. 10.3406/asean.2008.2378 . halshs-02550551

HAL Id: halshs-02550551

<https://shs.hal.science/halshs-02550551>

Submitted on 4 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La monture de conque inscrite du Musée national de Phnom Penh Relecture de l'inscription angkorienn K. 779

Dominique Soutif

Citer ce document / Cite this document :

Soutif Dominique. La monture de conque inscrite du Musée national de Phnom Penh Relecture de l'inscription angkorienn K. 779. In: Aséanie 22, 2008. pp. 47-61;

doi : <https://doi.org/10.3406/asean.2008.2378>

https://www.persee.fr/doc/asean_0859-9009_2008_num_22_1_2378

Fichier pdf généré le 08/07/2021

Résumé

La monture de conque en bronze conservée au Musée national de Phnom Penh est l'un des rares exemples connus de ce type d'objets et le seul dont on connaisse la provenance : le Preah Khan d'Angkor. Le coquillage qu'elle accueillait étant perdu, son usage — instrument à vent ou conque à eau lustrale — reste difficile à préciser. Quoi qu'il en soit, le texte inscrit sur ses flancs, K. 779, témoigne du fait que cet accessoire de culte fut offert par Jayavarman VII à l'une des divinités du Preah Khan, le Kamrateñ Jagat Śrī Vīrendreśvara. Cette courte inscription souligne l'intérêt de documenter soigneusement les sources épigraphiques. Quarante ans après sa publication par George Coedès, de nouveaux documents ont en effet permis d'améliorer sensiblement l'édition qu'il en avait proposée. Cette inscription «étiquette » apparaît alors comme l'une des plus complètes de ce type. Elle permet d'identifier la chapelle où la conque était utilisée et précise que Vīrendreśvara était situé «auprès » du Kamrateñ Jagat Śrī Yaśovarmeśvara, connu comme la divinité principale du complexe sud de Preah Khan. Elle confirme ainsi la répartition géographique et la hiérarchie des divinités de ce temple.

Abstract

The inscribed mount for a conch kept at the National Museum of Phnom Penh is one of the few known examples of such objects, and the only one of known origin : the Preah Khan of Angkor. Because the shell it used to adorn has been lost, its use— perhaps as a wind instrument or as a conch for lustral water— remains difficult to specify. However, the text inscribed on its sides (K. 779) shows that this liturgical object was offered by Jayavarman VII to one of the deities of Preah Khan, the Kamrateñ Jagat Śrī Vīrendreśvara. The study of this short text highlights the importance of carefully documenting epigraphic sources. Indeed, forty years after its publication by George Coedès, new documents have allowed significant improvements of the edition he had proposed. This “ label inscription” appears to be one of the most comprehensive of its kind. It identifies the chapel where the conch was used and adds that Vīrendreśvara was located “ nearby” the Kamrateñ Jagat Śrī Yaśovarmeśvara, who is known as the main god of the south complex of Preah Khan. Thus, it confirms the geographical distribution and the hierarchy of the deities of this temple.



La monture de conque inscrite du Musée national de Phnom Penh

Relecture de l'inscription angkorienne K. 779

Dominique Soutif

La monture de conque en bronze portant l'inscription K. 779 (fig. 1) provient du Preah Khan d'Angkor. Elle a été mise au jour en février 1929, au cours d'un sondage effectué par Henri Marchal à la base des gradins en grès descendant à la douve, au bord de la face Sud de la chaussée axiale, devant le pavillon d'entrée Est¹ (fig. 2 et 3). Déposée dans un premier temps à la Conservation d'Angkor, elle entre dans les collections du musée de Phnom Penh en janvier 1930², où elle est encore aujourd'hui conservée sous le numéro d'inventaire *ga* 3788.

Fig. 1
p. 48

Fig. 2 et 3
p. 49

Ses dimensions sont de 17 × 8,5 × 8 cm, pour un poids de 258,2 g. Les bords du col sont soulignés d'une ornementation végétale composée de tiges se rejoignant dans un décor de feuillage au niveau du bec. À l'opposé, les terminaisons des deux branches principales adoptent l'aspect de capuchons de *nāga* végétalisés, placés de part et d'autre de la plaque frontale de la monture, où est concentré l'essentiel du décor. Ces *nāga* supportent une arcature végétale trilobée, qui abrite une image de Hevajra dansant. Cette divinité bouddhique a connu un certain succès au Cambodge à partir du XI^e siècle de notre ère. On la retrouve notamment sur plusieurs conques

1. À propos des circonstances de la découverte, cf. RCA IV A, Preah Khan, février 1929, 38 ; JFCA VII, juillet 1928-janvier 1930, 115-116 ; BEFEO 29, 515.

2. La fiche d'inventaire « Groslier » du musée de Phnom Penh précise que cette pièce était enregistrée à la Conservation d'Angkor sous le numéro 4065 ; au musée, son premier numéro d'inventaire était 2909. Elle a également été traitée au laboratoire de la Conservation d'Angkor de mars à mai 1967, vraisemblablement pour restauration (cl. CA n° 381).



Fig. 1. Monture de conque en bronze inscrite provenant du Preah Khan d'Angkor, 1196/1197 de notre ère, 17 × 8,5 × 8 cm (Musée national de Phnom Penh ga 3788; clichés EFEO : AMPP 2598 et 2599)

en bronze³, le plus souvent attribuées au règne de Jayavarman VII, roi bouddhiste fondateur du Preah Khan.

En général, les représentations khmères de Hevajra sont assez fidèles aux normes iconographiques indiennes⁴. Le dieu a bien seize bras, mais à cette échelle, il n'est pas possible de distinguer d'éventuels attributs. Les parures telles que brassards, bracelets, anneaux de chevilles et collier, sont signalées par de simples incisions. Boeles a remarqué qu'au Cambodge, seules des incisions courant le long des jambes des représentations de Hevajra indiquent que chacune devait être consi-

3. Cf. Groslier 1931, 110-111, pl. XLII et 1921-1923, 222 et pl. XXI. Naturellement, ce choix iconographique n'est pas systématique pour ces objets; en plus d'une autre conque ornée d'un Hevajra, George Cœdès en présente par exemple deux modèles, ornées respectivement d'une représentation de Śiva dansant et d'une triade bouddhique (1929, 53 et pl. XXXVI).

4. Dans l'*Hevajratāntra*, Hevajra se décrit en ces termes (Snellgrove 1959, 110):

I have eight faces, four legs, and sixteen arms, and trample the four Māras under foot. Fearful am I to fear itself, with my necklace made of a string of heads, and dancing furiously on a solar disk [...] My front face is black, the one to the right is like white jasmine, the one to the left is red and fearful, and the one to the rear is distorted. The remaining faces are like those of bees, and there are twenty-four eyes and so on.

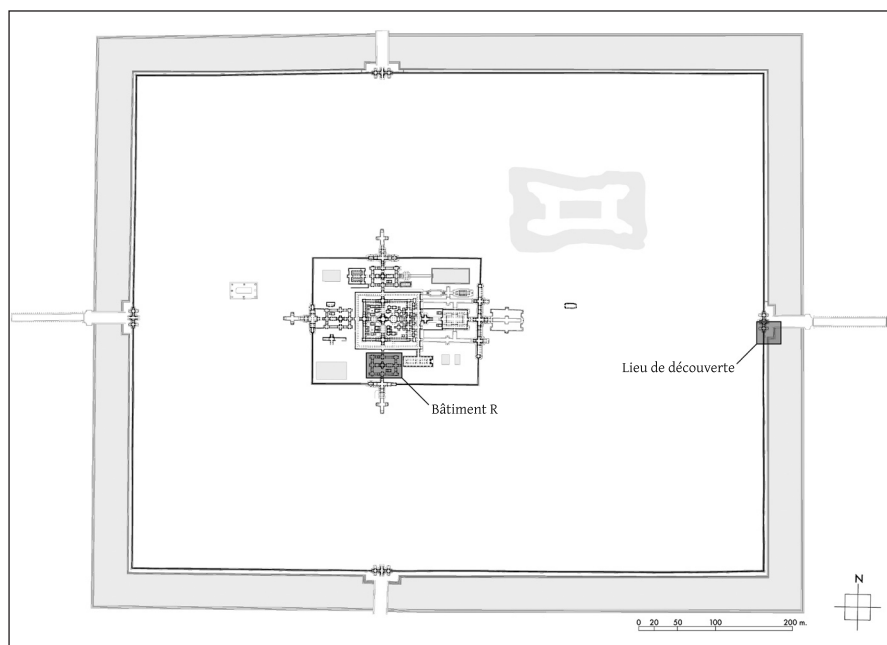


Fig. 2. Preah Khan, localisation du bâtiment R et du lieu de découverte de la monture de conque

(Olivier Cunin d'après EFEO, WMF et JICA)

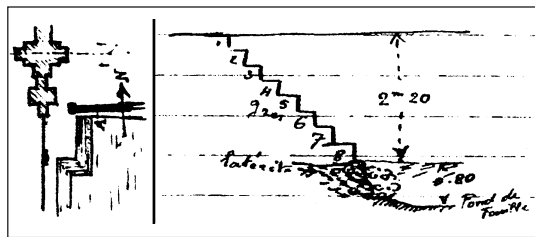


Fig. 3. Lieu de découverte de la monture de conque (A), croquis de fouille d'Henri Marchal

(JFCA VII, juillet 1928-janvier 1930, p. 114-115)

dérée comme double (1966, 26). Ici, deux des jambes sont représentées en relief, mais exceptionnellement, les profils des deux autres ont également été légèrement gravés. Enfin, sept de ses huit têtes sont visibles, réparties sur trois niveaux. Le choix de cette disposition est classique pour les bas-reliefs khmers représentant Hevajra; si l'on en croit les exemples en ronde-bosse, la huitième tête doit être imaginée en arrière, au niveau intermédiaire (Lobo 1997, 75). Apparemment, l'œil frontal n'est pas représenté.

Le dieu danse sur un corps étendu sur deux rangées de cinq boutons de lotus. La multiplication des têtes ou des membres permet souvent d'identifier ce corps piétiné aux quatre Māra (Lobo 1997, 316-318), mais ici ce procédé n'est pas utilisé.



Fig. 4. Exemples de conques en bronze.

1. Instrument de musique à vent de provenance inconnue, XII^e-XIII^e siècles de notre ère, 14,5 × 4,9 cm ; Angkor National Museum, Siem Reap (MNPP ga 336).

2. Conque à eau lustrale de provenance inconnue ; XII^e-XIII^e siècles de notre ère, 23,5 × 10,5 cm, MNPP ga 4576.

(Clichés : Musée national de Phnom Penh)

Boeles avait signalé qu'à une exception près⁵, les têtes des démons sont toujours placées à la gauche de Hevajra (1966, 26 n. 26). La représentation qui orne la monture de conque nous procure un nouvel exemple de cette exception. Cependant, le choix de cette disposition reste inexpliqué et nous ne pouvons même pas affirmer qu'il soit significatif.

Cette monture était manifestement destinée à accueillir une conque naturelle, ou éventuellement une copie en céramique de ce coquillage. On connaît au Cambodge de nombreux exemples de conques ou de copies de conques, la plupart du temps entièrement en bronze. Ce type d'objet pouvait répondre à deux usages différents (Groslier 1921-1923, 223 fig. 45). Le premier type de conque est un instrument de musique (fig. 4.1) ; son extrémité est alors ouverte pour former une embouchure et elle est pourvue d'une mince cloison intérieure amplifiant le son. En contexte culturel, de tels objets étaient notamment utilisés pour rythmer le culte et attirer l'attention

5. Une ronde-bosse en bronze provenant du palais royal d'Angkor Thom attribuée au début du XIII^e siècle de notre ère (Groslier 1961, 188).

de la divinité⁶. Dans le deuxième cas, la conque forme un réservoir et il s'agit alors d'un des différents récipients utilisés au cours du bain de la divinité pour verser de l'eau lustrale⁷ (fig. 4.2). Cet accessoire rituel est particulièrement important si l'on considère que le culte du dieu impose des ablutions quotidiennes.

À elle seule, la monture ne permet pas de privilégier l'hypothèse de l'une ou l'autre de ces destinations⁸. Tout au plus notera-t-on que le seul autre exemple de monture de conque connu possède encore son coquillage et appartient à la catégorie des conques à eau lustrale. Cet exemplaire complet est apparu sur le marché de l'art à Bangkok en 1949 et est conservé actuellement au Cleveland Museum of Art⁹.

Enfin, on peut se demander si ces montures ne correspondent pas aux demi-conques (*ardhaśaṅkha*) mentionnées parfois dans les listes de biens du dieu. L'utilisation d'une partie seulement d'un coquillage largement ouvert impliquerait alors peut-être de le doter d'une monture. Cette hypothèse reste très incertaine. George Coëdès consi-

-
6. Au Cambodge comme en Inde, l'usage de tels instruments n'était cependant pas limité aux sanctuaires. On en retrouve par exemple dans les orchestres défilant avec les armées dans les bas-reliefs d'Angkor Vat (Groslier 1921, 128 fig. 82).
 7. Des conques naturelles sont encore utilisées, tant comme récipients que comme trompes, par les bakous du palais royal de Phnom Penh qui perpétuent certaines traditions brahmaniques (Groslier 1921-1923, pl. ii, I, J). Selon George Groslier, la fabrication de conques en bronze ou en céramique, aurait eu pour but de pallier la difficulté de trouver une variété particulière de conque (*Turbinella pyrum*) présentant un enroulement senestre inhabituel (*ibid.*, 224 ; pour un exemple de conque en céramique, cf. Guy 1989, 25 fig. 18). La rareté de ce coquillage lui conférerait un certain prestige et la symbolique de prospérité qui lui est associée aurait encouragé son utilisation rituelle en Inde (Hornell 1914, 130 et 134-135). En ce qui concerne les montures de conques, il s'agissait peut-être de rendre utilisables des coquillages dont la forme était inappropriée, par exemple en accentuant le bec ou en refermant partiellement la coquille. Cependant, on peut également penser à une simple mise en valeur du coquillage ; il semble en effet que les plus beaux exemples de conques à enroulement senestre conservés dans les temples indiens sont souvent parés de montures en métaux précieux (*ibid.*, 136 et pl. I, XV, XVI).
 8. En Inde, les plus larges des conques naturelles sont réservées aux instruments à vent (Hornell 1914, 136), mais au Cambodge, la taille de l'objet n'est apparemment pas pertinente pour différencier les deux types de conques. Les dimensions de la trompe en forme de conque présentée en illustration (14,5 × 4,9 cm ; ill. 4.1) sont par exemple nettement inférieures à celles des conques à eau lustrale présentées par Coëdès dans *Bronzes khmers* (entre 23 et 30 cm de long ; 1923, 53).
 9. Pour une représentation de cet objet, on se reportera à Guy 1989, 24 fig. 19 ; Woodward 1997, 92 fig. 88 ; Bunker et Latchford 2004, 424-425, ou encore au site Internet du musée de Cleveland : <http://www.clevelandart.org/explore/work.asp?searchText=khmer&ctl00%24ctl00%24ctrlH eader%24btnSearch=go&recNo=2&tab=2&display=> (site consulté en janvier 2009). Une étude a permis de préciser la composition de l'alliage ainsi que le mode opératoire de la fonte à cire perdue de la monture en bronze (Woodward 1997, 92-93). Malheureusement, nous ne disposons pas encore de telles données d'analyse pour l'exemple conservé au Musée national de Phnom Penh.



Fig. 5. Inscription K. 779 (clichés EFEO AMPP 2600 & AMPP 2601)

dérail au contraire que dans l'inscription K. 754 l'expression « une demi-conque en bronze » (*ardhaśaṅkha samrit mvay*) désignait certainement les conques entièrement en bronze que nous avons évoquées (1936, 7 n. 7). Pourtant, le fait que des conques vraisemblablement entières (*śaṅkha*) apparaissent dans les mêmes énumérations de biens semble contredire son opinion¹⁰. En effet, à moins de considérer que la distinction entre *śaṅkha* et *ardhaśaṅkha* renvoie aux deux usages que nous avons évoqués — récipient ou trompe — en admettant l'hypothèse de Coédès, on ne saurait à quel objet faire correspondre le terme *śaṅkha*.

Le texte de K. 779 est inscrit sur les flancs du bec d'évacuation, une ligne sur l'un et deux sur l'autre, en khmer angkorien (fig. 5). La souplesse de l'écriture permet de penser que l'inscription a été gravée directement dans la cire avant la fonte et non dans le bronze comme c'est le plus souvent le cas. Cependant, certaines hésitations et traces de reprise interdisent de l'affirmer formellement. En dépit de quelques traces de corrosion, l'essentiel du texte est déchiffrable.

L'édition proposée par George Coédès en 1964 (*IC* VII, 106) laisse supposer qu'il ne disposait pas de très bons supports de lecture et qu'il n'a pas consulté en détail les documents de la Conservation d'Angkor relatifs à la découverte de la monture de conque. En effet, il la décrit par exemple comme une conque « de type usuel », similaire aux modèles entièrement en bronze qu'il présente dans *Bronzes khmers*

10. Dans l'inscription K. 262 N, par exemple, dans laquelle une conque est mentionnée à la ligne 4 et une demi-conque à la ligne 12 (890 *śaka* ; *IC* IV, 110). On notera également que dans l'inscription K. 754, la demi-conque apparaît aux côtés de deux conques blanches (*śaṅkha sukla*), qui correspondent sans doute à des coquillages naturels (face B, l. 18 ; 1230 *śaka* ; Coédès 1936, 4 et 7 n. 6).

(1923, 53 et pl. XXXVI). De plus, il ne mentionne pas le décor, contrairement à son habitude. Ceci est d'autant plus regrettable que, présent à Angkor au moment de la découverte, Cœdès avait alors donné une lecture plus exacte de l'inscription, heureusement rapportée par Henri Marchal dans le rapport de fouilles (RCA IV A, Preah Khan, février 1929, 38) :

Sur un côté : ○ 1118 vrah jamnun ta kamraten jagat çrî

Sur l'autre côté : virendreçvara nâ kamraten jagat çrî Yaso-
(à la ligne) dharma.

À l'origine, Cœdès pensait, à juste titre, que le bénéficiaire de l'offrande était le Kamraten Jagat Śrī Vīrendreśvara (1941, 259), mais l'absence de la particule *ta* dans sa nouvelle édition le conduisit à douter de l'identité du bénéficiaire et, partant, du sens général de l'inscription.

Ajoutons enfin qu'il considérait que, si sa première interprétation était bonne, le Kamraten Jagat Śrī Yasodharma, précédé de la particule de localisation *nā*, était alors vraisemblablement le nom d'un sanctuaire.

Une nouvelle lecture permet d'affiner l'interprétation de ce texte :

Texte :

Édition fondée sur les clichés EFEO AMPP 2600 à 2603 et K0779 — 1 à 41.

(1) ○ 1118 (śa)[ka] (vr)aḥ jaṃnvan· ta¹¹ kamrateñ=jagata śrī (2)
vīrendreśvara¹² (n)ā kamrateñ· ja(ga)ta śrī yaśo(3)varmmeśvara (•)¹³

Traduction :

(1-3) 1118 śaka¹⁴, offrande royale¹⁵ au Kamraten Jagat Śrī Vīrendreśvara,
auprès du Kamraten Jagat Śrī Yaśovarmmeśvara.

11. Cœdès omet le *ta* dans son édition de 1964 (IC VII, 106).

12. Cœdès : śrīvirendreśvara.

13. Cœdès : śrīyasodharma ; la fin de l'inscription est très érodée et la confusion *dha/va* est effectivement possible. Quoi qu'il en soit, Cœdès omet les deux derniers *aḥsara*.

14. Soit 1196/1197 de notre ère.

15. L'expression *vrah jaṃnvan* est généralement traduite par : « sainte offrande, offrande sacrée », le terme *vrah* étant alors mis en relation avec le caractère divin du donataire. Cependant, dans plusieurs cas, on remarque que *jaṃnvan* est utilisé seul lorsque la donation est le fait d'un haut dignitaire et non du roi ; c'est le cas par exemple dans l'inscription inédite K. 1218, inscrite sur un vase en bronze ([...] *jaṃnvan· kaṃmratañā 'āñā vrah cau ta vrah kaṃmratañā 'āñā śivalinga* [...] ; 929 śaka). Cette distinction apparaît également dans le corpus de Lolei entre les donations royales (par ex. K. 324 S, l. 15 ; 815 śaka ; Pou 2001, 62) et privées (par ex. K. 332, l. 2 ; 815 śaka ; Pou 2001, 86). On considérera donc que *vrah* précise ici qu'il s'agit d'une offrande royale.

George Cœdès a déjà signalé que le Kamrateñ Jagat Śrī Vīrendreśvara était l'une des divinités installées dans les chapelles du bâtiment R du temple de Preah Khan¹⁶. En effet, comme la plupart des grands temples de Jayavarman VII, le Preah Khan d'Angkor comprend de nombreuses inscriptions précisant les noms des images installées dans les différentes chapelles¹⁷. L'une d'entre elles (K. 624) mentionne le Kamrateñ Jagat Śrī Vīrendreśvara et nous apprend que cette divinité est l'image du frère du Kamrateñ 'Añ Śrī Jayavardhana¹⁸. Étant donné la localisation de cette inscription, on peut même supposer que la divinité à laquelle appartenait la monture de conque était plus précisément installée dans la chapelle axiale orientale de ce bâtiment¹⁹. Il y a peu à ajouter concernant cette divinité dont la statue de culte n'a pas été retrouvée. Toutefois, on peut s'interroger sur l'obédience à laquelle renvoyait la forme adoptée pour la représenter. George Cœdès avait remarqué que les divinités étaient majoritairement viṣṇuites dans le bâtiment S et śivaïtes dans le bâtiment T (Cœdès 1941, 289 n. 3 et 4), mais n'avait pas émis d'hypothèse concernant le R. Il serait imprudent d'affirmer, par élimination, que ce dernier était consacré à des divinités bouddhiques, mais il faut reconnaître que le choix du décor de la monture de conque va plutôt dans ce sens, au moins en ce qui concerne Vīrendreśvara.

La nouvelle lecture confirme également l'hypothèse de Cœdès concernant l'interprétation du deuxième Kamrateñ Jagat comme le nom d'un sanctuaire, ou plus exactement comme celui de la divinité principale d'un ensemble de chapelles accueillant, entre autres, le Kamrateñ Jagat Śrī Vīrendreśvara.

16. On reprend ici la nomenclature de Lunet de Lajonquière, également utilisée par George Cœdès (1951, 113; IC VII, 106). Lunet de Lajonquière décrit le bâtiment R comme l'un des quatre « grands quadrilatères de galeries dont le préau central est coupé par d'autres galeries » (Lunet de Lajonquière 1911, 148 et fig. 44-45). Ces « bâtiments », qui regroupent chacun plusieurs chapelles, sont disposés aux points cardinaux, entre les pavillons d'entrée de deuxième et de troisième enceinte (fig. 2 et 6). Olivier Cunin remarque que les bâtiments R (au sud), S (à l'ouest) et T (au nord) constituent de « véritables temples », qui comportent une tour centrale et quatre autres réparties sur les axes majeurs. Le bâtiment Q (à l'est) est d'un autre type : il s'agit d'une des « salles aux danseuses » que l'on retrouve dans plusieurs grands temples du règne de Jayavarman VII (Cunin 2004, tome I 115-119 et 378).

17. En plus du Bayon, on retrouve un tel usage à Ta Prohm, Banteay Chmar, Banteay Kdei, Ta Nei, Ta Som, Banteay Prei, Banteay Thom et même dans des fondations plus modestes comme le Prasat Kralañ (Cœdès 1951, 97).

18. ◦ *kamrateñ jagat śrī vīrendreśvara* ◦ *rūpa 'ryām kamrateñ 'añ śrī jayavarddhana* ◦ (Cœdès 1951, 113; estampage EFEO n. 621). On ne sait malheureusement rien sur ce Jayavardhana. Il n'apparaît que dans une seule autre inscription, également de Preah Khan, qui rapporte qu'un dieu, le Kamrateñ Jagat Śrī Jayadeva, était l'image de ce Kamrateñ 'Añ (K. 464 C, 2; Cœdès 1951, 107). Cette divinité apparaît à plusieurs reprises dans l'épigraphie, mais sans apporter d'éléments d'information sur Jayavardhana.

19. C'est-à-dire la chapelle 77 dans la numérotation des chapelles de Preah Khan d'Olivier Cunin; l'inscription est gravée sur le piédroit Est de la porte Sud (fig. 6).

La première ligne de l'inscription K. 907 S. 4, qui provient d'une autre chapelle du bâtiment R²⁰, mentionne également cette divinité :

(1) ○ kamra[teñ] jagat... teñ jagat śrī yaśovarmmeśvara²¹○.

Le texte de cette inscription est très incomplet et malheureusement difficile à restituer. Le titre de Kamrateñ Jagat et l'usage d'un composé en *īśvara* renvoient au nom d'une divinité et non à celui d'un personnage dont une statue serait l'image. La formule *kamrateñ jagat [śrī] ... [rūpa kamra]teñ jagat śrī yaśovarmmeśvara*, « Le Kamrateñ Jagat Śrī ..., image du Kamrateñ Jagat Śrī Yaśovarmmeśvara », n'est donc pas envisageable, d'autant qu'il ne resterait alors que peu de place disponible pour le nom de la divinité. Partant du texte de l'inscription K. 779, on pourrait en revanche restituer : *kamrateñ jagat [śrī] ... [nā kamra]teñ jagat śrī yaśovarmmeśvara*, « le Kamrateñ Jagat Śrī ..., auprès du Kamrateñ Jagat Śrī Yaśovarmmeśvara », mais cette formulation serait inédite pour les petites inscriptions de Preah Khan. La seule alternative qui vienne à l'esprit serait d'admettre que, contrairement à l'usage, deux noms de divinités étaient inscrits sur la même ligne. Quelle que soit la solution adoptée, tout laisse penser que cette divinité était bien installée dans le bâtiment R.

Par ailleurs, les stances XXXV à XL de la stèle de fondation de Preah Khan (K. 908) précisent la répartition spatiale des quatre cent trente divinités qu'accueillait le temple (Cœdès 1941, 263) et ce Kamrateñ Jagat Śrī Yaśovarmmeśvara est mentionné à la stance XXXVII²² :

○ kāṣṭhāyān dakṣiṇasyāṃ śrī- yaśovarmmeśvarādayaḥ²³
tena pratiṣṭhitā devā viṃśatir dvādaśottarā

Il (Jayavarman VII) a installé trente-deux dieux au sud, à commencer par Śrī Yaśovarmmeśvara.

Comme le rappelle Cœdès (1941, 289 n. 2), le bâtiment R est effectivement situé au sud du groupe central de Preah Khan. La confrontation des données épigraphiques au plan de Preah Khan permet alors de supposer que les vingt chapelles que comporte le bâtiment R abritaient ces trente-deux divinités méridionales. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable quand on sait que les cinq inscriptions qui y ont été retrouvées énumèrent déjà onze dieux²⁴ (Cœdès 1951, 112-113).

20. Bâtiment R, chapelle axiale Ouest, piédroit Nord de la porte Est (fig. 6).

21. Cœdès 1951, 113. La lacune est d'environ sept *akṣara* (estampage EFEO n. 1179, S4).

22. Estampage EFEO n. 1178 B.

23. Cœdès : *yaśovamme*° (1941, 275).

24. On rappellera que trente divinités étaient installées dans le bâtiment S et quarante dans le bâtiment T ; de forme différente, le bâtiment Q n'en accueillait que trois (Cœdès 1941, 262 ; cf. n. 16).

Le nom de la divinité, *yaśovarman-īśvara*, « le seigneur de Yaśovarman », laisse supposer qu'elle entre dans la cinquième catégorie des divinités de Preah Khan, définie par George Coédès comme « les statues isolées, qui sont l'image de personnages dont les noms entrent dans la composition de ceux des statues » (Coédès 1951, 109). L'importance qui lui est conférée dans la stance XXXVII invite à y voir un personnage important. Il serait en particulier tentant de reconnaître ici l'un des deux souverains khmers qui ont porté le nom de Yaśovarman. Dans le cas de Yaśovarman I^{er}, on attendrait plutôt l'emploi de son nom posthume, *Paramaśivaloka*, comme c'est l'usage pour les rois défunts dans ce type d'inscription (cf. n. 25). En revanche, nous ne connaissons pas le nom posthume de Yaśovarman II. Naturellement, ceci n'est pas un argument suffisant pour affirmer qu'il n'en a pas eu, mais le fait qu'il ait été détrôné brutalement par Tribhuvanādityavarman (Coédès 1929, 299) pourrait le laisser penser (Jacques 2003, 424) et cette hypothèse reste donc envisageable²⁵.

Quoi qu'il en soit, la stance XXXVII permet de supposer que le Kamrateñ Jagat Śrī Yaśovarmesvara était la divinité principale du complexe Sud du Preah Khan. Si, comme on l'a supposé précédemment, il était installé dans le bâtiment R, on peut supposer qu'il prenait plus précisément place dans la tour centrale de ce bâtiment (fig. 6, n° 73). Il n'y aurait alors rien d'étonnant à ce que l'inscription K. 779 précise que le Kamrateñ Jagat Śrī Virendresvara était installé « auprès » de cette divinité. Cette inscription met alors clairement en relief la hiérarchisation des divinités de Preah Khan ainsi que l'importance de leur répartition dans les

25. L'identification des divinités secondaires des temples de Jayavarman VII est souvent délicate.

Un bon exemple de cela est le Kamrateñ Jagat Śrī Tribhuvanavarmesvara, divinité principale du complexe oriental de Preah Khan d'après la stance XXXVI de l'inscription K. 908 et dont le nom est bien gravé à l'est, dans le bâtiment Q: *kamrateñ jagat śrī tribhuvanavarmesvara vraḥ rūpa vraḥ pāda kamrateñ 'aṅ mahāparamanirvāṇapada*, « le Kamrateñ Jagat Śrī Tribhuvanavarmesvara, sainte image de Sa Majesté le Kamrateñ 'Aṅ Mahāparamanirvāṇapada » (K. 906, Coédès 1951, 111). Coédès avait proposé d'identifier le Kamrateñ 'Aṅ Mahāparamanirvāṇapada comme le roi défunt Dharaṇīndravarman II, père de Jayavarman VII, dont le Kamrateñ Jagat Śrī Tribhuvanavarmesvara aurait été l'image (*ibid.*, n. 2). Le fait que ce personnage était roi est bien confirmé par l'usage du titre de *vraḥ pāda* et d'un nom posthume. Pourtant, l'hypothèse de Coédès a été infirmée par Claude Jacques, Dharaṇīndravarman II étant déjà honoré dans le sanctuaire central de Preah Khan sous le nom de Jayavarmesvara; écartant d'emblée la candidature de l'usurpateur Tribhuvanādityavarman, Jacques propose alors, sans certitude, d'y voir une image de Harṣavarman, grand-père de Jayavarman VII (Jacques 2003, 424-425). Il serait pourtant intéressant de retrouver à Preah Khan les images des deux prédécesseurs immédiats de Jayavarman VII. Cependant, si nous ignorons les liens exacts de ce roi avec Yaśovarman II, il faut reconnaître que le choix de Tribhuvanādityavarman — un usurpateur défait par les Cham en 1177 de notre ère — serait assez surprenant. Au nord et à l'ouest, on retrouve deux divinités célèbres du Cambodge ancien: Śrī Cāmpesvara et Śivapāda. Enfin, deux des grands temples de Jayavarman VII, Banteay Chmar et Ta Prohm, adoptent une configuration équivalente à celle de Preah Khan — trois temples secondaires et « une salle des danseuses » disposés sur les axes majeurs — mais les noms des divinités principales des bâtiments implantés aux quatre orientations n'y sont malheureusement pas connus.

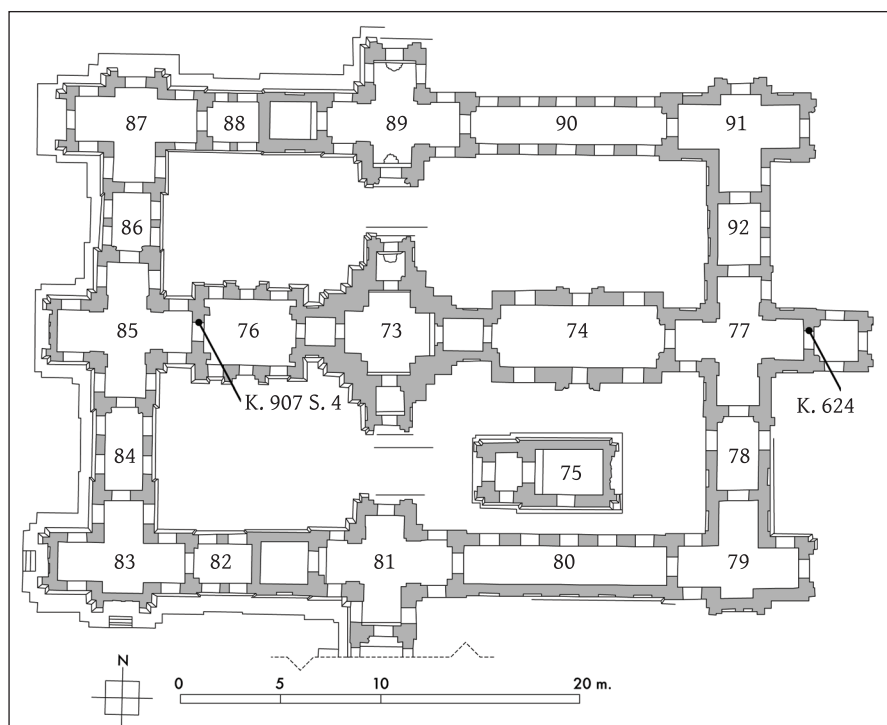


Fig. 6. Preah Khan, bâtiment R, localisation des inscriptions K. 624 et K. 907 S. 4 (Olivier Cunin d'après EFEO)

différents espaces culturels que comprend ce temple. Virendreśvara y est en effet présenté comme appartenant à l'entourage de la divinité principale d'un temple secondaire, Yaśovarmeśvara, lui-même subordonné à Jayavarmeśvara, divinité principale de Preah Khan.

On notera que la date du don, 1118 śaka, est postérieure de quatre ans à l'installation de la divinité centrale de Preah Khan commémorée par l'inscription K. 908²⁶. Cœdès considérait que les faits mentionnés par cette stèle de fondation présupposaient l'achèvement d'une partie du temple — et en tout cas des enceintes I et III et des bâtiments R, S et T (Cœdès 1941, 293). On ne peut pas affirmer que la donation de notre objet de culte coïncide avec la mise en activité effective de la chapelle du Kamrateñ Jagat Śrī Virendreśvara, mais si c'est le cas, l'achèvement d'une partie au

26. La date proposée par Cœdès à la stance XXXIV de l'inscription K. 908, 1113 śaka (1941, 274-275, 274, 288), doit être corrigée en 1114 śaka (séminaire EPHE de Gerdi Gerschheimer et Claude Jacques, juin 2006). Il faut en effet considérer que *veda* désigne quatre par métonymie et non trois.

moins du bâtiment R serait plus tardif²⁷. Étant donné l'ampleur des constructions évoquées dans l'inscription K. 908, on peut aussi supposer qu'une partie des installations et des dons était anticipée.

Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable si l'on admet que cette monture de conque faisait partie des quelque dix-huit mille cent soixante objets de culte métalliques dont le don était annoncé quatre ans plus tôt aux stances XCV et XCVI de la stèle de Preah Khan²⁸ (*ibid.*, 278, 294). Le fait qu'il s'agit également d'une offrande royale (*vrah jamnvan*) inciterait déjà à le penser. Par ailleurs, sachant que la nature des objets n'est pas détaillée dans la stèle de fondation et que l'on y précise la quantité de métal et de gemmes nécessaires à leur fabrication (st. XCVI-C), on pourrait supposer qu'une partie au moins de la production n'était encore qu'à l'état de projet.

Enfin, la plupart des ustensiles de culte précieux qui équipaient les temples khmers ont aujourd'hui disparu, victimes de pillages — récents ou non — ou tout simplement recyclés lorsqu'ils étaient endommagés, ou lors de l'abandon des temples. La découverte de cet objet incomplet, enfoui à plus de 500 m du sanctuaire où il était utilisé, pose alors plusieurs questions, en particulier en ce qui concerne la vie de l'objet. Les circonstances qui l'ont conduit jusqu'à la porte de la quatrième enceinte de Preah Khan sont difficiles à établir : a-t-il été perdu ou écarté par des pillers, ou bien égaré alors que le bronze allait être recyclé ? Dans le deuxième cas, s'agissait-il d'un objet réformé en raison de la perte du coquillage, ou rendu inutile par l'abandon du sanctuaire ? L'enregistrement des fouilles était encore très sommaire au moment de cette découverte et les notes de Marchal ne donnent aucun indice à ce sujet ; il est même impossible de garantir qu'aucun débris de coquillage ne se trouvait à proximité. Notre ignorance est d'autant plus regrettable que ce point pourrait également nous renseigner sur la vie du temple. En effet, en supposant que la perte de l'objet corresponde à la date d'abandon de la chapelle de Vīrendresvara, on aurait pu espérer avoir une indication quant à la cessation de l'activité d'une partie de Preah Khan. Malheureusement, si le contexte stratigraphique dans lequel cet objet a été retrouvé — déblais composés de sable et de latérite — correspond manifestement à une phase d'abandon, aucune datation des différents niveaux du sondage n'a été proposée et il reste donc possible que le comblement du fossé soit très postérieur. Ces niveaux archéologiques sont aujourd'hui très perturbés, mais on peut espérer

27. Selon Olivier Cunin, d'un point de vue de chronologie relative, l'édification de ce bâtiment prendrait place au début de la deuxième phase de construction de Preah Khan et serait donc juste postérieure à la fondation du cœur du monument (2004, 376).

28. Selon Claude Jacques, un autre objet inscrit pourrait également être associé à l'une des chapelles du Preah Khan. L'inscription K. 1234, gravée sur un vase en argent orné d'or, rapporte sa donation par le roi au Kamrateñ Jagat Śrī Tribhuvanavarmesvara (cf. n. 25), en 1139 *śaka* (soit 1117/1118 de notre ère ; Jacques 2003, 417, 425). Il s'agit cependant d'un objet découvert chez un antiquaire de Phnom Penh et cette hypothèse reste donc incertaine.

que de nouvelles campagnes de fouilles permettront un jour de préciser l'histoire de ce temple et de répondre à certaines des questions soulevées par l'inscription que nous avons présentée.

Remerciements

Dans le cadre de la nouvelle programmation du Musée national de Phnom Penh initiée par Monsieur Hab Touch, directeur du musée, le programme de *Corpus des inscriptions khmères* (EFEO/EPHE) a été sollicité pour la préparation des notices des inscriptions exposées. Ce projet a été l'occasion de compléter l'inventaire des inscriptions du musée et, parfois, de corriger des éditions et traductions existantes. Plusieurs collègues ont bien voulu consacrer du temps à documenter la monture de conque portant l'inscription K. 779. Elle a ainsi été photographiée, estampée, mesurée et pesée à l'atelier de restauration du musée sous la direction de Bertrand Porte, avec l'aide de Brice Vincent. Une deuxième couverture photographique, qui a permis de vérifier et d'améliorer sensiblement l'édition, a été réalisée par Éric Bourdonneau. Par ailleurs, Olivier Cunin a accepté de mettre à ma disposition les plans de Preah Khan présentés en illustration. Enfin, Gerdi Gerschheimer, Arlo Griffiths, Christophe Pottier et Bertrand Porte ont eu la patience de relire et de corriger ce travail. Qu'ils trouvent tous ici l'expression de ma gratitude.

Bibliographie

Abréviations

APK : *Articles sur le pays khmer* (cf. Cœdès 1989-1992).

IC : *Inscriptions du Cambodge* (cf. Cœdès 1937-1966).

JFCA : *Journaux de fouille de la Conservation d'Angkor*.

RCA : *Rapports de la Conservation d'Angkor*.

Ouvrages cités

BOELES, J. J.

- 1966 — « Two Yoginis of Hevajra from Thailand », *Artibus Asiae Supplementum* 23, *Essays Offered to G. H. Luce by His Colleagues and Friends in Honour of His Seventy-Fifth Birthday*, Vol. II, p. 14-29.

BUNKER, Emma C. and LATCHFORD, Douglas (eds)

- 2004 — *Adoration and Glory: The Golden Age of Khmer Art*, Chicago, Art Media Resources, 520 p.

CÆDÈS, George

- 1923 — *Bronzes khmers. Étude basée sur des documents recueillis par M. P. Lefèvre-Pontalis dans les collections publiques et privées de Bangkok et sur les pièces conservées au Palais Royal de Phnom Penh, au Musée du Cambodge et au Musée de l'EFEU*, Paris et Bruxelles, G. van Oest, 61 p. + 51 pl.
- 1929 — « Études Cambodgiennes XXIV. Nouvelles données chronologiques et généalogiques sur la dynastie de Mahīdharapura », *BEFEO*, n° 29, p. 297-330 [Réimpr. APK 1, p. 169-202].
- 1936 — « Études Cambodgiennes XXXII. La plus ancienne inscription en pâli du Cambodge », *BEFEO*, n° 36, p. 1-21 [Réimpr. APK 1, p. 282-289].
- 1937-1966 — *Inscriptions du Cambodge* (8 vol.), Hanoi et Paris, EFEO.
- 1941 — « La stèle du Prāḥ Khān d'Ankor », *BEFEO*, n° 41.2, p. 255-302 [Réimpr. APK 2, p. 119-168].
- 1951 — « Études cambodgiennes XXXIX. L'épigraphie des monuments de Jayavarman VII », *BEFEO*, n° 44, p. 97-119 [Réimpr. APK 1, p. 343-366].
- 1989-1992 — *Articles sur le pays khmer* (2 vol.) [Réimpr. des articles sur le Cambodge parus dans le *BEFEO* et dans les *CEFEO*], Paris, EFEO, 378 et 366 p.

CUNIN, Olivier

- 2004 — *De Ta Prohm au Bayon, Analyse comparative de l'histoire architecturale des principaux monuments du style du Bayon*, Thèse de doctorat (29 octobre 2004), Centre de Recherche en Architecture et Ingénierie, U.M.R. CNRS/MCC n° 694 MAP, École d'Architecture de Nancy, 2 tomes et 2 annexes, 482 p. + 181 p. + 313 p. + 98 p.

GROSLIER, Bernard Philippe

- 1961 — *Indochine*, Paris, Albin Michel, 270 p. [1^{re} éd. Holle, 1960]

GROSLIER, George

- 1921 — *Recherches sur les Cambodgiens*, Paris, Augustin Challamel, x + 432 p.
1921-1923 — « Nouvelles recherches sur les Cambodgiens. Objets cultuels en bronze dans l'ancien Cambodge », *Art et archéologie khmers*, n° 1.3, p. 221-228.
1931 — *Les collections khmères du musée Albert Sarraut à Phnom Penh*, Paris, G. van Oest, 130 p.

GUY, John

- 1989 — *Ceramic Traditions of South-East Asia*, Singapore, Oxford University Press, xi + 96 p.

HORNELL, James

- 1914 — *The Sacred Chank of India: A Monograph of the Indian Conch (Turbinella pyrum)*, Madras, Government Press, viii + 181 p. + XVIII pl.

JACQUES, Claude

- 2003 — « À propos de la découverte inespérée d'un objet inscrit au Cambodge : une dédicace du roi Jayavarman VII en 1217 », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, janvier-mars 2003, p. 415-425.

LOBO, Wibke

- 1997 — « L'image de Hevajra et le bouddhisme tantrique », Thierry Zéphir et Helen I. Jessup (éds), *Angkor et dix siècles d'art khmer*, Paris, Réunion des musées nationaux, p. 70-78.

LUNET DE LAJONQUIÈRE, Étienne Edmond

- 1911 — *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, Vol. III, Paris, Ernest Leroux, xxxix + 514 p.

POU, Saveros

- 2001 — *Nouvelles inscriptions du Cambodge II & III*, Paris, EFEO, 334 p.

SNELGROVE, David L.

- 1959 — *The Hevajra Tantra: A Critical Study*, London, Oxford University Press, vol. 1, ix + 149 p.

WOODWARD, Hiram W.

- 1997 — *The Sacred Sculpture of Thailand. The Alexander B. Griswold Collection, the Walters Art Gallery*, Baltimore, Walters Art Gallery, 326 p.

Dominique Soutif

Doctorant, université Paris III - Sorbonne Nouvelle